

La nuit où la Hollande a disparu

Par Laia Jufresa

Laia Jufresa (Mexico, 1983) a grandi dans les bois et les brumes de l'État de Veracruz. Elle a passé son adolescence à Paris, a suivi des cours de philosophie à la UNAM et d'arts plastiques à la Sorbonne. Mais elle a aussi vécu à Buenos Aires. Aujourd'hui, elle vit à Madrid, collabore à la revue *Letras Libres* et donne des cours à distance d'écriture créative pour une université mexicaine. Après la publication du recueil de contes *El Esquinista* (Fondo Editorial Tierra Adentro) dont est extrait le texte publié ici, elle vient de terminer son premier roman *Umami* qui paraîtra début février 2015 chez Random House Mondadori et ensuite chez Buchet Chastel en France. Elle est dans la sélection des vingt auteurs mexicains de moins de quarante ans qui participeront au Salon du livre de Londres en 2015 dont le Mexique est invité d'honneur.

(D'après la présentation de l'agence littéraire VicLit.)

El esquinista

Laia Jufresa



Fondo Editorial Tierra Adentro

Sylvie n'aimait pas le tango. Dans aucune de ses manifestations. Elle n'aimait pas le tango argentin qui lui rappelait un ancien fiancé et elle n'aimait pas non plus « faire un tango », comme on dit au Mexique, parce qu'elle préférait ne pas prendre la vie au sérieux.

Je l'ai connue à Delft dans un restaurant grec quasi désert. Un établissement installé sur une péniche au bord du canal avec des serveurs qui n'avaient rien de grec : ils mâchonnaient l'anglais presque parfait des Hollandais polis. Un peu plus tard nous étions arrivées à la conclusion, Sylvie et moi, que l'endroit était désert parce que les habitants de Delft ne rataient jamais les bulletins météorologiques et qu'ils devaient tous être chez eux pour préparer les seaux et isoler le bas des portes avec des serviettes éponges.

Je suis arrivée la première. J'ai commandé une salade avec de la féta et j'ai commencé à écrire des cartes postales en racontant des mensonges sur le bienfait que je trouvais au mauvais temps. Au bout d'un moment, j'ai levé la tête et Sylvie était là, assise à une autre table, le menu palpitant sous le regard. Je me suis félicitée d'avoir bien choisi

l'endroit : un restaurant pour célibataires. Je ne sais pas ce qu'elle a pu imaginer mais dès qu'elle a vu que je la regardais, elle est venue vers moi et m'a gratifiée en levant la main d'un « *hello* » si français que je lui ai répondu « salut » ; elle s'est alors exclamée, visiblement enthousiasmée : « Ah t'es française ! » Le temps de lui dire que non, Sylvie s'était déjà assise à ma table. Elle m'a demandé ce que j'avais commandé et a baragouiné dans son anglais pour qu'on nous apporte la spécialité de la maison avec du vin, parce que cette *mademoiselle*, c'était de moi qu'il s'agissait, ne pouvait manger seule le jour de son anniversaire. Puis elle m'a expliqué : « C'est mon anniversaire, aujourd'hui j'ai vingt ans. » Je crois bien que c'est à ce moment-là que j'ai trouvé opportun de lui dire que selon un tango « vingt-ans-ce-n'est-rien ».

« Je n'aime pas les tangos, elle m'a répondu sur un ton tranchant comme pour que je m'en tienne là, ils me rappellent un ancien fiancé.

– Il était Argentin ?

– Non, c'était un Français prétentieux. »

Nous avons mangé dans la bonne humeur et c'est au moment du dessert que l'eau s'est mise à monter. En réalité, la crue avait commencé depuis un moment mais nous ne nous en étions aperçues qu'en prenant le dernier verre de vin. Sylvie a demandé si c'était sa nervosité ou si le pont à l'angle de la rue était devenu plus petit. Sans en être vraiment sûre, j'ai dit : « Le canal avale le pont, *welcome to the Netherlands*. » Elle a soupiré en disant que les marées font monter le niveau des eaux et on a commandé la seconde bouteille.

Quand le restaurant a définitivement fermé et que nous sommes sorties, était-ce l'effet du vin ou d'avoir flotté pendant trois heures, la rue n'était plus la même. Les pavés paraissaient beaucoup plus durs et y poser le pied, c'était comme se lancer dans une action inédite, seulement possible au prix d'une très grande concentration. Sylvie a enlevé ses chaussures et a continué en les gardant à la main. On a marché un moment côte à côte comme de vieux amis que le silence n'embarrasse pas, et comme nous n'étions pas de vieilles amies, la situation en était encore moins embarrassante. On a

tourné à l'angle d'une rue et on s'est arrêtées en bas de l'ancienne maison de Vermeer. Vermeer a vécu ici, a-t-elle dit et j'ai compris qu'on allait rester là un moment. On s'est assises sur un banc en face de l'ancienne bâtisse et on a regardé la petite fenêtre. Sylvie a remonté ses pieds sur le banc. Elle avait des restes de vernis rouge sur ses ongles de pieds.

Mon Vermeer préféré, je lui ai dit un long moment après, c'est celui dans lequel une femme tient une balance dont les deux plateaux sont vides. Les yeux fermés, la femme cherche l'équilibre du néant. Pendant des années, j'ai eu cette reproduction dans ma chambre, même si je changeais de chambre. Elle me tranquillisait. Je ne sais si c'est parce que je m'identifiais à ce geste, ou plutôt parce que j'aurais voulu m'en faire un modèle d'existence. Sylvie a dit qu'elle préférait le tableau au luth. Et qu'elle aimait la carte sur le mur. Mais je ne connaissais pas ce tableau.

Assises sur le banc, j'ai expliqué à Sylvie le deuxième sens du mot tango. Au Mexique, « *hacer un tango* » c'est faire un drame, toute une histoire, exagérer la portée et la gravité d'un fait. Elle n'a pas apprécié non plus. C'est aussi en étant assises sur ce banc qu'on a constaté que l'eau montait beaucoup trop vite – dès qu'elle posait ses pieds par terre, l'eau recouvrait les ongles rouges de Sylvie –, on a alors décidé qu'il était temps de nous remettre en route. L'histoire de la fenêtre de Vermeer m'avait beaucoup impressionnée. C'était de l'avoir vue de l'extérieur et d'avoir compris pourquoi la lumière était toujours identique, pourquoi elle arrivait toujours plongeante par la gauche dans tous ses tableaux. Elle aussi avait été touchée et on a décidé de revenir le lendemain pour visiter l'atelier.

Pendant que nous marchions dans Delft, Sylvie m'a expliqué que l'absence de rideaux aux fenêtres était une règle dans les maisons protestantes. Cela dénotait une volonté de transparence. Elle croyait se souvenir que Vermeer s'était converti au catholicisme et nous nous sommes alors demandé si la lumière en avait été modifiée. Vermeer était-il devenu un adepte des rideaux ? Et dans ce cas, comment avait-il fait pour trouver plus facilement la paix : en se montrant ou en se cachant ?

J'habitais rue Trompestraat. J'ai voulu faire un jeu de mots à l'intention de Sylvie pour fêter son anniversaire à partir d'une expression en espagnol évoquant des instruments de musique, mais l'allusion m'a paru intraduisible et je me suis contentée de lui indiquer le chemin.

J'ai enlevé mes tennis trempées et nous sommes montées sur la terrasse qui était l'endroit le plus agréable de la maison. La propriétaire, une Hollandaise qui collectionnait des objets asiatiques, avait installé sur le toit un petit jardin avec de vieilles chaises et des petites ampoules de couleur. Nous nous sommes installées pour fumer le hachich que j'avais acheté en route comme cadeau d'anniversaire et parce que Sylvie avait payé le restaurant. Depuis cette surface surélevée, en nous tenant parfois debout et en partageant à d'autres moments une vieille chaise longue, conversant entre la fumée et deux bouddhas en matière acrylique, nous avons regardé monter la marée.

D'abord, un mirage, comme si le canal n'avait débordé que dans notre imagination. Des reflets. De petits halos de lumière sur le sol, à six mètres au-dessous des mains que nous agitions pour modifier notre vision des flaques d'eau. Mais par la suite, lorsque Trompestraat ressemblait plus à une rivière qu'à une rue, on a compris la gravité de la situation. Delft s'inondait en silence et à une vitesse record. Peut-être que le pays au-dessus des eaux finirait par céder son territoire aux flots qui le lui réclamaient. Peut-être que la Hollande allait disparaître, peut-être qu'elle disparaissait sous nos yeux.

Il ne pleuvait pas et la nuit n'était vraiment pas froide pour la norme nationale. Je crois qu'on a surtout parlé de normes nationales. On a passé beaucoup de temps à parler de la mentalité hollandaise : plate. Aussi plate que les paysages. On a aussi parlé des effets ou de l'absence d'effets que la géographie peut avoir sur l'esprit. À mesure que l'eau montait, on a échafaudé différentes hypothèses sur la réaction des habitants face à l'évènement. Sylvie disait qu'ils prendraient ça avec leur habituel et éternel esprit d'absolue tolérance, si proche de l'indifférence. Ils mesureraient les possibles conséquences de l'inondation depuis leurs fenêtres protestantes pour aller chercher,

un peu plus tard et sans protester le moins du monde, leur bateau gonflable dans le placard. Ils y déposeraient les affaires auxquelles ils tenaient le plus et continueraient à mener leur existence aussi plate que leur pays. Moi, par contre, je prévoyais une véritable situation de crise, avec les grandes puissances se mettant d'accord pour verser les fonds monétaires et apporter de l'aide en fournitures et en équipements : des pompes à eau géantes et tout ce genre de choses. On a voulu allumer la télévision qui se trouvait dans la maison mais ne parlant le hollandais ni l'une ni l'autre, on a jugé préférable de remonter fumer sur la terrasse pour garder notre calme. Nous ne sommes descendues que pour aller chercher des chaussettes, faire du thé – normes nationales à part, nous étions bien d'accord sur le principe qui veut que pour résister aux catastrophes, on doit rester bien au chaud – et placer des serviettes éponges sous la porte, même si arrivées au premier étage, l'eau nous recouvrait déjà les pieds. On a mis sur la table tout ce qui était sur le sol. La propriétaire était en Thaïlande et je ne savais pas où elle mettait les affaires auxquelles elle tenait. On a monté tout ce qu'on a pu au deuxième étage et on est ensuite retournées sur la terrasse. Les voisins avaient éteint leurs lumières et on en a fait autant, quoi que, revenues sur le toit, on a laissé les petites lampes de couleur éclairées. Avec d'autres couvertures et des tasses fumantes à la main, nous nous sommes accordé un petit moment supplémentaire pour nous rassurer.

Nous n'étions pas d'ici et n'avions pas d'endroit où vite aller nous réfugier si le niveau de l'eau atteignait la terrasse. Que feraient-ils des étrangers dans ce cas-là ? Existait-il des refuges ou nous renverraient-ils chez nous dans une petite barque ? Peut-être que personne ne s'occuperait de nous, que nous allions vieillir sur ce toit, nageant de temps en temps jusqu'au marché et revenant avec les sacs de provisions dégoulinants d'eau salée. « Les tempes argentées par les neiges du temps » comme dans le tango *Volver*, nous verrions la Hollande être envahie par les algues et les bicyclettes se transformer en pédalos. Je citais à tout moment les paroles de ce tango pour agacer Sylvie et aussi parce que je ne connaissais que celui-là. On n'arrêtait pas de rire, on fumait, on partageait l'immense plaisir de l'incertitude, passant par moment d'un sentiment de

panique à du cynisme. Ce n'était pas mon anniversaire mais j'ai dû sûrement un peu vieillir sur ce toit-là.

Quand l'eau a commencé à entrer par les fenêtres du premier étage, nous nous sommes demandé si elle arriverait jusqu'au second où se trouvait la chambre que je louais et aussi jusqu'à la petite fenêtre de Vermeer. En espérant, si cela arrivait, qu'on nous laisserait tout de même visiter les lieux. Nous voulions connaître l'atelier et voir la lumière filtrer sur le côté, à travers ce mystérieux rectangle si souvent reproduit.

Au lever du jour, l'eau semblait s'être arrêtée au milieu du premier étage et nos yeux se fermaient. On est redescendues au deuxième étage : le lit et le plancher étaient secs. On s'est dit bonsoir et quel dommage que tout ça, cette ville, ce pays soient maintenant terminés pour nous et quel plaisir de nous être connues et bon anniversaire, et que vingt ans finalement ce n'est pas si rien que ça. Ou peut-être qu'on ne s'est rien dit de tout ça et qu'on s'est contentées d'écouter le bruit de l'eau emportant un endroit sur la carte, convaincues d'avoir vécu des moments historiques que nous devrions raconter à nos petits-enfants : Oui, mon petit, moi, j'étais là la nuit où la Hollande a disparu.

Le lendemain la marée était redescendue. Le premier étage était inondé et tout en désordre, mais la chambre que je louais au deuxième étage n'avait rien eu. Avec Sylvie, on a balayé, frotté le sol, on a pris le petit-déjeuner et on est retournées chez Vermeer, mais c'était fermé. Autant déçue par cela que par l'inattendue sécheresse matinale, ou simplement découragée à l'idée du voyage, Sylvie n'a pas pris son train pour Berlin et elle est repartie à Toulouse : « Comme ça, maman pourra m'embrasser pour mon anniversaire. »

Moi, je suis restée encore quelques jours à Delft en faisant des allers-retours à Amsterdam. Je n'ai jamais visité l'atelier de Vermeer. Ça ne me disait rien d'y aller toute seule ni d'aller voir si l'eau y était entrée, si elle avait abîmé le parquet et déformé l'encadrement de la fenêtre jusqu'à l'empêcher de s'ouvrir et de se refermer et me priver de l'immense plaisir de contempler la lumière. Moi aussi j'ai abrégé mon voyage : on ne se sent jamais autant étrangère qu'en se retrouvant au milieu d'une catastrophe nationale.

Quand le moment du retour est arrivé, la Hollande que j'ai laissée derrière moi était impeccable, superbe, un peu dans l'expectative, un peu moins sûre d'elle-même. Une Hollande survivante. Je l'ai vue s'éloigner depuis mon train : fragile, craintive, prête à fondre en larmes et à se laisser inonder une autre fois encore. J'ai aimé la voir ainsi, dans son immense étendue de plaines, si vulnérable. J'aurais voulu au moins pouvoir la décrire dans une lettre, mais Sylvie n'aimait pas les tangos.

Traduction par Jacques Aubergy.